

## Zones de colère

Marie-Célie Agnant

---

Numéro 805, novembre–décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Agnant, M.-C. (2019). Zones de colère. *Relations*, (805), 50–50.

# Zones de colère

L'auteure est écrivaine

**A**éroport de Saint-Paul, Minnesota. Comme à chacun de mes séjours aux États-Unis, je repartais avec ce sentiment étrange de ne pas avoir les clés pour comprendre cette société que je côtoie depuis tant d'années. À chacun de mes voyages dans ce pays, il m'était impossible de réfréner ma hâte de repartir.

Dans ce maelstrom, je me mis à penser à C., ce professeur de musique avec lequel j'avais longuement discuté deux jours auparavant, au cours d'un souper qui avait suivi une de mes présentations à l'Université Saint-Paul. Fils d'un pasteur méthodiste réputé pour sa bigoterie, ses sermons-fleuves et son intransigeance aveugle, C. avait vécu, jusqu'à l'adolescence, dans un univers sec, froid et austère, au fin fond de l'Arizona. Le puritanisme dans lequel il avait baigné lui avait à coup sûr laissé un pli ineffaçable qu'aucun excès de bonne conscience ne parviendrait à vaincre.

Nous venions de faire connaissance, ce soir-là, et nous avons fait ensemble le tour du monde, soupesant, débattant des questions de l'heure, les mêmes, disions-nous, qui nous préoccupaient depuis toujours: le tiers-monde, la politique étrangère étasunienne, les rapports Nord-Sud, le colonialisme, le néocolonialisme, les droits humains, le racisme. C. était intarissable, content de trouver une oreille attentive. Et moi, j'avais beau éprouver un plaisir réel en sa compagnie, je ne pouvais m'empêcher de lui exposer sans ménagements la liste de mes griefs contre un système qui, arguais-je, nous rend tous si vulnérables et affaiblit les nations qui osent lui tenir tête – un système qui brandit pour seule devise l'économisme et la marchandisation, et dont la rapacité est telle qu'il ne peut aboutir qu'à l'autodestruction.

Au milieu de la conversation, je sentis ma colère rejoindre celle du passé en un aveuglant mélange. Soudain, je n'arrivais plus à voir C. en tant que tel. Devant moi se tenaient ces États-Unis qui ont réclamé de tant de nations asservissement et

sujétion, les forçant, dans le silence absolu, à courber l'échine. Il n'existe, lui ai-je dit, ni limites, ni garde-fous; ta nation a été érigée grâce à la force brute et à la dépossession violente d'autres nations, elle ne connaît d'autre langage que celui destiné aux intérêts de classe, politiques ou économiques.

Mon interlocuteur paraissait plongé dans une confusion totale, semblant se demander si je ne le confondais pas avec quelqu'un d'autre. Une question n'attendait pas l'autre, j'étais lancée: dis-moi, les intellectuels de ton pays, quelle est leur fonction, où sont-ils? Seraient-ils tous blasés, paralysés, enfouis dans le silence, pris au piège de l'inaction? Et ces fontaines du savoir que sont les universités, à quoi servent-elles véritablement? Le visage de C. en disait long sur ce qu'il pensait de ma diatribe: «Encore une utopiste engluée dans sa colère!» Il n'avait pas prononcé les mots, mais je les avais entendus. Comme tant d'autres fois, en d'autres lieux, mais dans les mêmes circonstances: trop critique, je n'avais qu'une conception binaire de la marche du monde. Pire, je souffrais d'un «excès de mémoire». Moi, j'entendais ceci: «Dans ce monde, nul espace pour crier la souffrance, exprimer son dégoût, son besoin d'espoir.»

Savez-vous, C., lui ai-je dit, que la souffrance régit l'existence de la majorité des habitants de la planète? Construite, organisée, elle n'est ni lubie, ni chimère. Aussi réelle que l'amour de la musique que vous portez en vous, elle est sans doute même plus vraie que l'enseignement que vous transmettez avec tant de passion; car la transmission du savoir, même artistique, ne peut être que bousillée et asphyxiée par l'obsession du profit et de la rentabilité qui sont les socles du système tout entier.

Comme un drogué réclame sa dose, j'avais soif d'espoir. Je voulais de toutes mes forces que mon interlocuteur me procure un faisceau de lumière auquel je pourrais accrocher mon regard.

Je vous parle de la colère et du silence, C., de cette colère qui n'est pas l'invention d'esprits chagrins; elle n'a pas vu le jour dans un univers factice, elle a été façonnée dans une entreprise savante de déshumanisation totale de certains groupes jugés inférieurs. Cette colère qui est tout, sauf anhistorique, continuera à bourgeonner, aussi longtemps qu'on ne combattra pas l'idéologie suprématiste, socle de l'oppression qui nous accable. Vous faites la sourde oreille, tandis qu'elle gronde tel un ouragan déchaîné. Elle grondera aussi longtemps que la situation vécue par un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants dans ce pays ne heurtera pas la sensibilité de ceux qui les dominent. Ni obsession, ni hantise, encore moins affection lointaine dont pâtissent uniquement les dépossédés du tiers-monde, elle explosera sans aucun égard et brûlera aussi longtemps que les intellectuels de ce pays cautionneront le silence qui entoure l'incarcération de gens tels Léonard Pelletier, cet amérindien prisonnier politique, emmuré, depuis près de 50 ans, dans l'oubli et le silence.

Le soir tombait, le restaurant semblait s'assoupir, les bruits s'étaient tus. C. s'était mis debout, avec peine, je crois. Il paraissait un rien dégingandé, avec sa veste trop ample, ses bras beaucoup trop longs, et ce chapeau qui lui donnait un air de Leonard Cohen esseulé sur une scène. Le dilemme, me dit-il, est que cet ordre moral instauré par l'opresseur, et qui fait de lui le maître innocent, lui confère du même coup l'absolution, comme l'écrit Albert Memmi. Absolution validée, acceptée par l'opprimé tant qu'il ne confronte pas ledit maître. Le silence devenant soudain trop lourd à supporter, C. le brisa en me rappelant ma promesse de lui écrire. L'amitié aussi s'apprend, me dit-il, en me serrant délicatement les mains. ☺

Marie-Célie Agnant

